

## **Pierre Bourdieu évoque ses débuts en algérie.**

(entretien réalisé à Paris le 27/10/99 avec la sociologue Maria Andréa Loyola)

Extrait de la version longue du film: „La Sociologie est un sport de combat“

par Pierre Carles, France 2003, C-P Productions

---

Evidemment les débuts sont très importants pour tout le monde. La jeunesse c'est le moment où on se fait, où on invente sa propre vision. Et moi j'ai eu, j'allais dire la chance... j'ai vécu comme une malchance ce qui a été sans doute la chance de ma vie: j'ai été envoyé en Algérie comme soldat, j'étais désespéré d'être envoyé, j'étais très très très mécontent, c'était une punition d'ailleurs. C'était une façon de me punir parce que j'avais manifesté des sentiments hostiles à la guerre d'Algérie. Et j'ai vécu ça comme terrible. Je me rappelle que sur le bateau qui m'amenait avec mes compagnons deuxième classe – soldats – je leur disais „c'est affreux, c'est la colonisation“, etc. C'était de très gentils garçons, c'était des illettrés, on avait mis dans ce bataillon tous les illettrés de l'ouest de la France, et puis toutes les fortes têtes. Il y avait quelques ouvriers de chez Renault communistes et puis quelques fortes têtes intellectuelles – il n'y avait pas beaucoup de fortes têtes intellectuelles, mais bon enfin ça c'est une parenthèse, parce que beaucoup d'intellectuels étaient officiers de réserve, le parti communiste leur disait qu'il fallait être officier de réserve, c'était important en cas de, etc... Moi, Je n'avais jamais compris cette consigne. Je voulais être deuxième classe comme tout le monde. (...)

Bon, donc je me suis trouvé en Algérie pas très enthousiaste. Alors ces garçons me disaient „tu nous feras tous tuer avec tes conneries“. Parce qu'ils avaient dans la tête l'image du Vietnam. C'était à la fois triste... Enfin ce n'était pas terriblement drôle. Et puis j'ai commencé à travailler, un peu pour des raisons politiques – c'est pour ça que la découverte de la politique ce n'est pas d'aujourd'hui. Je pensais que ce qui se disait à Paris dans les milieux intellectuels était sans rapport avec la réalité, qu'il fallait un peu étudier les choses comme elles sont. J'ai commencé à faire un petit livre dont je pensais que ce serait comme ça et puis que je reviendrai à la philosophie. Et puis j'ai commencé à m'intéresser de plus en plus, de plus en plus, mais j'ai continué à faire de la philosophie, je ne sais pas, jusqu'aux années 64. Le jour je faisais des enquêtes et la nuit je lisais Husserl et j'écrivais des choses sur la structure de la conscience temporelle. J'ai commencé par l'ethnologie et puis après j'ai fait de la sociologie. J'ai enseigné la sociologie à Alger. C'est là que j'ai connu Sayad qui était mon élève. Et puis à la fin de l'année, j'ai demandé à un certain nombre de mes élèves de venir avec moi sur le terrain. Il y avait Sayad. Et ça, ça été très important pour moi, c'est vrai.

J'ai fait de la sociologie en situation difficile. On est en période de guerre, avec des dangers très réels, de très grands dangers. Alors une chose très importante, une chose qui m'a fait différent des autres sociologues, je pense... enfin des autres, des

gens disons connus en France... J'ai des équivalents: je pense à Aron Sikuriel qui est un très grand Américain. Il a été élevé dans la banlieue de Los Angeles. Par exemple il me raconte qu'il faisait la course avec des Noirs. Les types couraient à côté et les types disaient: „Si tu gagnes, je te coupe le cou“. Et les types ne rigolaient pas. Donc il a appris la sociologie au fond dans sa jeunesse, en pratique dans des conditions de vie difficiles, etc. Et ça explique beaucoup de problèmes, d'emblée il écarte des tas de conneries. Il a écrit des choses magnifiques sur la délinquance où il a, je ne sais pas comment dire... il en connaissait un rayon sur la question, il savait de quoi il parlait, pas seulement comme observateur. Bon, et du coup il y a des questions idiotes qu'il n'a jamais posées, que les trois quarts des sociologues américains auraient posées, etc.

Voilà. Donc il y a un capital de connaissance du monde social que l'on hérite de son milieu, de son expérience sociale, etc. C'est exactement comme ce que je disais tout à l'heure: on ne peut pas faire de la sociologie avec ça, mais c'est pas mal d'avoir ça, à condition de savoir le convertir en problématique scientifique, en mise en garde, etc. Bon alors mon expérience sociale qui était un peu de ce type, où j'ai donc fait des enquêtes en situation dangereuse. Où, oui, je pense que ça m'est arrivé deux ou trois fois où, selon la réponse que je donnais, je pouvais m'en tirer vivant ou mort: selon la manière de poser les questions, etc... Je n'avais pas d'autre protection dans une situation de guerre civile, de guerre de libération, je n'avais pas d'autre protection que ma bonne tête et ma manière de me présenter, de faire attention... Et ça, je crois que ça m'a beaucoup appris.

Il y a beaucoup de choses qu'on lit dans les livres de méthodologie... Ou qu'on ne lit pas dans les livres de méthodologie – parce qu'évidemment l'essentiel n'est pas dit, je l'ai appris comme ça, parce qu'il fallait réfléchir à tout, parce qu'il fallait faire attention à tout. On avait le soir des réunions de travail avec Sayad et puis d'autres – j'ai revu récemment des photos où il y avait leurs têtes – où on se posait la question à chaque moment: qu'est-ce qu'il faut faire, le type a dit ça... Il y avait une fille – c'était une autre année – qui venait de France, qui était protestante, qui arrivait avec des caisses de don de la Cimade – la Cimade c'est un truc d'aide aux pauvres – et alors elle distribuait des cadeaux de la Cimade. Il y avait des types qui lui disaient „mais qu'est-ce que c'est que ces conneries, nous on est sociologues“ – je vois encore le type, un type que j'aimais beaucoup, il a été tué par l'OAS entre temps – il se tourne vers moi, il me dit „hein Bourdieu, tu t'en fous qu'ils soient pauvres, qu'ils soient malheureux, tu t'en fous?“ Je dis:

„Mmmouais“. C’était pour tuer cet humanitarisme: on va faire un cadeau et puis on repart, comme ça, avec bonne conscience. On avait des discussions qu’on pourrait dire presque métaphysiques enfin, sur ce que c’est de faire la science, et puis tous les jours, tous le jours. Alors ça, ça met du plomb dans la cervelle, ça fait beaucoup, beaucoup réfléchir. Moi je pense que j’ai vécu sur un capital énorme de savoir. J’ai vieilli très vite. Par rapport à un jeune sociologue qui aurait fait sa petite enquête, peinar, sur les profs dans un CEG... Et du coup, j’ai eu beaucoup de problèmes qui sont ressortis de là, beaucoup de questions. J’ai vécu, en gros, sur le capital pas d’idées mais de problèmes que j’ai ramassés à cette époque-la. Voilà.